

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00.) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

MELI-MELO

## A ST-LÉON

On fait vite à St-Léon tout un monde de connaissances. C'est le cas de dire que les Canadiens ont le cœur sur la main. Allez à Old Orchard, vous y resterez *seul* au milieu d'une foule considérable.

\* \* \*

Je vous présente M. Legendre. Il est ici convalescent. Il parle agréablement de littérature, d'histoire, de pédagogie.

\* \* \*

Voici M. Beaugrand, c'est lui qui organise les amusements. Il ne cause pas moins de temps à autre, sur la nécessité d'une éducation *pratique*. Il faut bien s'entendre sur le mot *pratique*.

\* \* \*

Qui me chante à l'oreille que la valse est ici tolérée par les autorités religieuses ? Est-il donc si difficile de se renseigner ?

\* \* \*

Le Docteur Laramée, de Montréal, Encore un aimable causeur. L'Hygiène et les secrets d'Esculape ont naturellement ses préférences.

\* \* \*

Si vous avez l'intention de venir à St-Léon, apprenez le *Whist*, le *Eucker*, le *Pitro*.

Voici un homme d'affaires, un conseiller législatif, M. Tourville. En voici d'autres qui ont aussi la langue bien pendue, ils ont nom : Tessier, Forget, Globensky, etc. Voulez-vous savoir les sujets divers de l'une de nos conversations ? c'est à tomber des nues : La venue du Messie ; La règle de foi protestante ; La règle de foi catholique ; L'assistance des catholiques aux offices des protestants, etc., etc. Et veuillez remarquer que ce n'est pas le rédacteur de la *Famille* qui a mis ces sujets sur le tapis. Le temps n'en passe pas moins rapidement.

\* \* \*

Qui l'aurait cru ? M. Joseph Darveau, l'imprimeur, un oncle mien, s'il vous plaît, me reproche de ne point prendre à St-Léon un repas complet ! Il ne connaît pas son neveu. Le travail modéré ne vous repose-t-il pas un peu.

\* \* \*

En voilà un que je plains, c'est un M. Massicotte, qui a toujours le mot pour rire, mais qui s'étant endormi dans son bain, s'est réveillé à sec ! Pas possible, c'est trop boire à la fois !

\* \* \*

Je dispute quelque peu une vieille connaissance, qui sait mettre son monde à l'aise, M. Shallon, propriétaire du *Moniteur du commerce*. Il faut bien avoir le courage de ses convictions. Je lui dis franchement que l'article du *Moniteur*, intitulé " Pente glissante " est une attaque injuste contre le clergé, et contre le peuple canadien. On y conclut du *particulier au général*, ce qui, dans ces matières est absolument illégitime.

\* \* \*

Je vois plusieurs autres personnalités intéressantes, mais il faut savoir se borner.

\* \* \*

Des dames et des demoiselles, je n'ai rien dit ; il y aurait cependant à coucher sur le papier des choses spirituelles, édifiantes, singulières et drolatiques.

F. A. B.

## LE PETIT CHAPERON BLANC

### III

Dans le même temps, le comte Charles de P... faisait des prouesses en Afrique. Plusieurs fois, à la suite de brillantes affaires, il avait vu son nom inscrit à l'ordre du jour de l'armée. Brave parmi les plus braves, il s'était fait remarquer en maintes occasions par une rare intrépidité, autant que par la rapide et intelligente précision avec laquelle il exécutait tous les mouvements militaires qui lui étaient transmis. Combat-tant à l'arrière-garde lors de la malheureuse expédition de Constantine, il avait disputé pied à pied le terrain que les soldats de la France s'étaient vus forcés de céder aux efforts de l'ennemi. C'est dans une de ces fatales journées, et après avoir reçu trois blessures, qu'il avait eu la force de tuer de sa propre main un cavalier arabe et l'honneur de lui enlever l'étendard qui flottait au bout de sa lance.

Cette action et ses blessures lui valurent le grade de capitaine et trois mois de congé. Charles de P... revit la France avec bonheur. Ce fut à Marseille qu'il retrouva pour la première fois depuis son départ le soleil de la patrie. Moins brûlant que celui de l'Afrique, le soleil de la France n'en est pas moins beau ni moins radieux. Ne sachant comment dépenser les quelques heures qu'il devait rester encore dans la cité phocéenne, il se dirigea du côté de la poste pour retirer les lettres qui auraient pu lui être adressées ou renvoyées d'Alger.

Il en trouva plusieurs : une de sa bonne vieille mère, qu'il pressa sur sa poitrine et sur ses lèvres pour la lire avec son cœur, avant de la déchiffrer avec ses yeux. Sa mère l'attendait avec impatience et comptait avec son âme toutes les minutes des heures qui devaient lui ramener son fils bien-aimé.

Parmi les autres lettres, il y en avait une timbrée de Gray. On la lui retournait d'Alger, où elle était arrivée le jour même de son départ. Il l'ouvrit sans émotion, sans curiosité même, car l'écriture lui était complètement inconnue. Cependant c'était celle d'un de ses amis, employé dans une administration

de cette ville. La dernière partie de cette lettre réveilla dans son cœur de lointains souvenirs ; elle était toute consacrée à Louise Albigny.

“ Le petit Chaperon-Blanc, lui mandait-on, est plus pâle que jamais et vit dans la retraite la plus absolue ; il y a plus d’un mois qu’on ne l’a vue à l’église, car elle est, à ce qu’il paraît, assez gravement indisposée. Son état de santé n’a cependant rien d’alarmant. Un riche parti s’est présenté dernièrement... Louise l’a refusé, malgré les avantages de la fortune et de la naissance. Cependant le baron de..., comptant sur les merlettes de son blason et autant sur ses trente mille francs de rente au soleil pour éblouir le cœur de la jeune fille, ne désespère pas de la conduire à l’autel de l’hyménée. Tu le vois, chère, notre époque n’est pas si égoïste que des esprits chagrins le prétendent : l’aristocratie de la naissance ne craint pas de s’allier à l’aristocratie de la vertu et de la beauté.”

Ainsi que nous l’avons dit, ces quelques lignes, écrites avant la translation du petit Chaperon-Blanc à l’hôpital de Gray, réveillèrent dans la pensée du brillant officier un souvenir qu’il avait pu croire éteint, mais qui n’était en réalité qu’assoupi.

Comme la route de Gray était celle qu’il devait prendre pour se rendre au château de sa mère, il n’hésita point à répondre à la voix de son cœur, lui demandant s’il ne renoncerait pas quelques heures à ses affections de garnison. “ Je resterai tout un jour à Gray, dit-il ; Dieu me pardonnera sans doute ce retard apporté aux baisers de ma mère, puisque je ne dois m’y arrêter que pour voir un de ses plus doux anges.” Le soir même, il partit pour Avignon. Il n’y resta que le temps nécessaire pour y dîner et visiter le tombeau de la belle Laure de Noves. Puis rapidement il reprit sa course, traversant à vol d’oiseau, pour ainsi dire, les villes échelonnées sur les bords du Rhône, ce beau fleuve de la France !

Oh ! comme son cœur battit lorsqu’il aperçut au loin le clocher de l’église où le petit Chaperon-Blanc allait prier Dieu et où pour la première fois il rencontra Louise, belle et jolie

comme une vierge de Raphaël, devant l'autel de la sainte Vierge, son auguste et bien-aimée protectrice !

A la vue de ce clocher, ses espérances se réveillèrent dans son cœur : Louise ne me repoussera plus, pensait-il en regardant sa poitrine décorée par l'étoile de l'honneur ; je lui rapporte la croix des braves. Je lui dirai que je l'ai gagnée en pensant à elle ; je lui dirai que la pensée de me rendre digne d'elle m'a guidé au combat et m'a porté bonheur ; je lui dirai que je serai le père de ses petites sœurs, si, propice à mes vœux, elle consent à me donner une part dans sa vie.

Ainsi pensait et disait le comte Charles de P... en entrant dans la petite ville de Gray, qu'il avait quittée dix-huit mois auparavant pour aller chercher la gloire et les épaulettes de capitaine sur une terre devenue française.....

C'était à la tombée de la nuit, les rayons du soleil couchant semblaient se mirer dans les eaux de la Saône, les habitants de la ville étaient rassemblés sur la porte de leurs maisons ; on sonnait le glas des agonisants au clocher de l'hôpital. Charles courut aussitôt à la maison du petit Chaperon-Blanc, mais il la trouva fermée. Au nom de Louise, une vieille voisine lui répondit : " Ecoutez, monsieur, voilà sans doute son dernier soupir que redit la cloche de l'hospice."

Eperdu, désespéré, hors de lui, les vêtements poudreux, en désordre, Charles se précipita de nouveau dans la rue : il se dirige en courant vers l'hôpital : " Mon Dieu, s'écrivit-il, faites que je n'arrive pas trop tard, et prenez deux années de ma vie pour conserver la sienne une heure encore." Bientôt après il se trouva dans une de ces grandes salles où la mort veille incessamment au chevet des douleurs humaines.

Un prêtre à genoux priait auprès d'un mourant : Charles s'élança vers lui. Dans la personne du mourant, il a reconnu Louise, plus pâle que la robe blanche qui lui avait donné le nom de petit Chaperon-Blanc. Louise achevait sa confession, pleine de foi et d'innocence. Les mains jointes, les yeux fixés

avec amour sur un crucifix, elle ressemblait à l'une de ces statues de marbre qui dorment sur les tombes illustres.

Le prêtre, posant ses mains sur les cheveux blonds de l'agonisante, l'a bénie au nom de Jésus-Christ, il lui a donné l'espérance que la religion accorde aux mourants, celle des joies éternelles ; il lui a montré le ciel... mais Louise ne voyait plus, elle n'entendait plus. Charles, désespéré, s'est mis à genoux auprès du prêtre qui l'a reconnu : c'était le père spirituel de Louise. " Vous arrivez trop tard, lui dit ce digne ecclésiastique..... tenez..... prenez cette petite croix ; Louise m'a chargé de vous la remettre en échange de l'anneau d'or que vous désiriez lui donner."

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Charles de P..., au nom de votre divin Fils, pour l'amour de son auguste Mère, rendez-moi Louise, ou faites que je meure avec elle.

Au son de cette voix pleine de sanglots, le petit Chaperon-Blanc a tressailli, ses yeux réouverts se sont fixés sur le jeune officier, lui ont montré le ciel... ses lèvres lui ont souri, puis tout à coup poussant un cri d'agonie, elle a laissé retomber sa tête sur le chevet de son lit de mort.

— Prions, prions pour elle, jeune homme, dit le prêtre ; et il ajouta : Recevez cet ange, ô mon Dieu, dans la paix de votre beau paradis...

On fut obligé d'entraîner de force le malheureux officier, qui voulait suivre à la tombe celle qu'il avait perdue pour toujours. Les heures qui suivirent cette scène douloureuse furent terribles pour l'infortuné comte de P... Il délira toute la nuit, se croyant tour à tour sous les murs de Constantine, où le trépas des braves l'avait épargné ; devant un lit blanc d'hôpital, où la mort, en frappant une jeune fille, avait anéanti ses plus chères espérances.

Ce fut le cœur brisé qu'il partit le lendemain matin avant le jour, et que le soir en pleurant il embrassa sa bonne vieille mère.

Il y avait huit jours de cela. Charles, désespéré, avait refusé toutes les consolations qu'on avait cherché à lui donner. La douleur de son âme, dominant la tendresse de sa mère, était si grande qu'elle ne voulait pas même être consolée. Ne voulant point cependant attrister le cœur de ses parents par le spectacle de ses regrets et de ses larmes, il aimait à s'égarer dans les ombrages et dans les allées solitaires du parc du château paternel pour donner un libre cours à ses pensées mélancoliques. Il y avait, disions-nous, huit jours de cela, quand un soir rentrant au château, il trouva dans le salon un ecclésiastique en habit de voyage assis auprès de sa mère. Tous deux rayonnaient de joie et de bonheur. Charles de P... ne reconnut pas le prêtre, qui lui dit : " Vous arrivez à propos, capitaine, nous parlions de vous en ce moment, et madame votre mère me promettait de faire tous ses efforts pour vous décider à accepter un parti digne de vous."

Charles ne répondit pas ; mais son regard interrogeant les yeux de sa mère, semblait lui dire : " Est-ce vrai, ma mère ? "

— C'est vrai, mon enfant, lui dit-elle en le pressant sur son sein ; réjouissons-nous, car le bonheur est encore possible pour toi.

— Le bonheur ! répliqua Charles avec un sourire amer ; vous vous trompez, il n'en est plus pour moi sur la terre... la perte que j'ai faite est irréparable.

— Rien n'est irréparable ici-bas que les décrets de la mort.

— Vous voyez donc bien que désormais pour moi le bonheur est impossible. Dans quelques heures, il y aura huit jours que la mort m'a ravi pour le ciel celui qui m'était destiné sur la terre... Disant ainsi, Charles porta à ses lèvres la croix d'or que Louise mourante lui avait donnée.

— La croix, fit le prêtre, la croix symbole de résignation, est aussi le signe de l'espérance...

— De ceux qui n'en ont plus ici-bas, répondit Charles...

— Peut-être, mon enfant, car la puissance de Dieu est infinie comme sa bonté.



— Les temps sont loin de nous où d'un mot il ressuscitait les morts

— Admirez ses suprêmes miséricordes, jeune homme, car Dieu, qui ne nous abandonne jamais, a sur nous des desseins divins... s'il vous avait pris celle que vous aimiez, c'était pour vous la rendre...

— Que dites-vous, ô mon Dieu !

— Que Louise vit encore...

— Louise ! s'écria Charles avec égarement...

— Louise elle-même. Louise qui serait morte si l'émotion causée par le bonheur de revoir celui dont elle acceptait la foi, n'avait déterminé une crise suprême... cette crise l'a sauvée contre toute espérance.

La joie de Charles fut effrayante ainsi que sa douleur l'avait été... Malgré les soins qu'on avait mis à le préparer à cet heureux événement, il éprouva un tel saisissement, qu'un instant on conçut des craintes pour sa raison, pour sa vie même. Charles assure aujourd'hui que le bonheur n'a jamais tué personne.....

Deux mois après, il y eut grande fête au château de P.. Toute la noblesse et toute la bourgeoisie du voisinage assistèrent au mariage de Louise Albigny avec le brillant capitaine de hussards. On dansa toute la soirée sous des bosquets en fleurs éclairés à giorno par mille verres de couleurs. Les initiales L. et C. s'enlaçaient amoureusement sur la façade principale du château... A minuit, un brillant feu d'artifice, préparé à Paris, par Ruggieri, termina bruyamment une fête que Charles de P... appelait la fête de la résurrection.

Le petit Chaperon-Blanc est aujourd'hui l'heureuse femme d'un officier supérieur qui préfère Louise à toutes les richesses, à tous les honneurs de la terre. Il ne donnerait pas, dit-il, le plus petit sourire de sa compagne, pour tous les trésors connus et ignorés de la Californie.

#### AVIS AUX DEMOISELLES À MARIER.

La plus belle dot qu'une jeune fille puisse apporter à son mari... c'est la vertu.

ALPHONSE BALLEYDIER.

## A ROME : PAR CI PAR LA

### CHAPITRE QUATRIÈME

Après dîner, pour prendre l'air, je me rendis à la porte Pia, au nord ; c'est par là que les Piémontais sont entrés dans Rome le vingt septembre 1870, lorsqu'ils sont venus dépouiller le pape de ses Etats. Je revins par la *Via de Ventì Settembre* et la *Piazza di Termini*, arrêtant à Notre-Dame des Anges. On ne se fatigue pas de revenir à cette église. Les tableaux sont si beaux, si grands et exposés dans un jour si favorable. Pour un moment je me trouvai seul dans cet immense édifice ; je me sentis près de Dieu. J'aurais pu me mettre à chanter de bonheur et d'enthousiasme.

A six heures, je me rendis chez M. Desjardins, 36 *via del Tritone*. Et je soupai avec Mgr F..., prélat romain, employé à la bibliothèque du Vatican, et recteur de Ste-Marie-des-Anges, dont je viens de vous parler ; et avec l'abbé V... Madame Desjardins est enchantée de son voyage. Ils arrivent de Naples, où ils ont été quatre jours. Ils quitteront Rome, mardi le 4 de mars ; mais, s'amusant en France, ils ne rentreront pas au pays avant la fin d'avril.

*Mercredi, 26 février.* — Après la pluie, le beau temps. Je me suis levé tout refait, frais, dispos. Ça vaut la peine d'être malade pour goûter tout le prix et la saveur de la santé. Un beau soleil entre dans ma chambre, assainit l'atmosphère, réchauffe les tiédeurs, danse sur les chaises, dore les tapis et fait briller le blanc immaculé de mes rideaux de lit. C'est un plaisir de travailler. Le travail alors n'est plus un fardeau, un châtement ; c'est un devoir doux et facile. Donc travaillons ; mais pas comme vous, ma bonne mère, plus que nos forces, jusqu'à être rendus ; mais tranquillement, modérément, sachant nous arrêter à temps ; c'est le moyen de vivre vieux. Je vous l'ai toujours dit que vous feriez une jolie vieille ! Mais, pour cela, reposez-vous. Quand les deux filles ne pourront suffire à l'ouvrage, prenez une femme de journée. Ne vous gênez pas de ce côté-là. Il y a de l'argent ; et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

A une heure j'étais au collège canadien, attiré par un sentiment qui me trompe rarement. Je trouvai sur la table de M. C... les images annoncées, un paquet de journaux, une lettre de M. Archambeault et la vôtre du 13 courant. Merci. Elle n'était pas longue, mais elle était bonne. Pour les nouvelles de chez nous, je suis comme un enfant, je ne m'accoutume pas au plaisir qu'elles me causent ; l'impression est toujours aussi agréable. C'est comme de coucher sous la tente, dans un bois, au bord d'un lac.

Je revins par la place de St-Bernard et je récitai mon bréviaire à Notre-Dame des Victoires, une des trois églises, qui ont la façade sur cette place. Elle donne son titre cardinalice à l'archevêque de Québec. Je priai pour lui et pour moi.

A cinq heures je soupais, et me mettais en route pour la Propagande. J'eus une longue entrevue avec le cardinal Simeoni. Une heure durant, je lui donnai des explications sur l'objet de ma troisième question. Déjà le terrain avait été préparé par deux lettres antécédentes, que je lui avais adressées. Il finit par me demander un mémoire court. Ce qui vient à dire : Je vous répondrai. Je vais faire le mémoire, mais pas de suite. Par le journal du 13, je vois que M. Hingston rencontre de l'opposition au Parlement de la part des dissidents. Je n'en suis pas surpris. Je vais attendre l'issue de la lutte. La couleur de mes preuves dépendra du résultat.

Comme vous voyez, ça va bien. Pourquoi briser mes lunettes couleur de rose ? J'aime mieux être optimiste que pessimiste. Il y a toujours assez de sombre dans la vie, sans se mettre à boire de l'encre. Prenons les choses du bon côté. Réjouissez-vous, dit St-Paul, mais réjouissez-vous dans le Seigneur. Bonheur ! bonsoir ! — Ah ! ah ! vous savez l'italien, vous m'appelez *Padre* ; moi aussi, à mes heures, j'italianise. *Buon giorno, mia madre. Come sta Ella. I o sto benone. La regrazio della sua lettera. Spero di rivedere a presto. Ora pro me.*

*Jeudi, 27 février.* — A 11 heures A. M., j'entrais à la

Propagande ; de là je gagnais le Vatican. Je dînai à un restaurant près de la place St-Pierre. J'arrêtai chez M. Desjardins à la *via del Tritone*. Je rentrai à 4 heures, travail jusqu'à 7 h. Puis avant de me coucher, la correspondance, laquelle n'est pas un travail, quand c'est avec vous. Voilà ma journée.

J'ai marché au moins deux heures. Il en est de même presque chaque jour. Quelquefois la marche se prolonge jusqu'à trois heures. Cet exercice sauve ma santé contre les malignités d'un climat étranger, conserve la vigueur de mon jarret, la vivacité de mon appétit, l'aisance de ma digestion, la lucidité de ma tête, la bonne humeur de mon cœur et la placidité de mon âme. Quand le foie est malade ou paresseux, la bile monte au cerveau, et des vapeurs sombres s'étendent sur la vie et le caractère.

En m'en revenant du Vatican, à quelques pas de chez M. Desjardins, sur la *Piazza S. Claudio*, presque à la jonction de la *via del Tritone* et du *Corso*, j'arrêtai dire mon bréviaire à l'église St-Claude. C'est une des moins remarquables de Rome. Bedeker n'en dit rien, et de Bleser, peu de chose. Mais elle renferme une richesse dont bien peu d'églises peuvent se vanter, un privilège supérieur à tout autre, celui de posséder le saint sacrement exposé jour et nuit du commencement à la fin de l'année.

J'y priai pour ma paroisse, pour les malades de St-Lin, pour moi, pour vous. Que Dieu a été bon de nous donner la prière. Elle rafraîchit les sentiments du cœur, et répand la sérénité dans l'âme ; elle donne du goût et du charme au travail et elle assaisonne de plaisir nos devoirs même les plus pénibles. Je traverse un temps de douceur sereine, qui, je le sais, ne durera pas toujours. La mer a ses tempêtes et ses flots tumultueux ; la vie a ses revers et ses fluctuations douloureuses. Mais n'importe, c'est autant de l'existence passée sans abattement stérile ; ce sont autant de pas allègres de faits vers les délices sans retour d'amertume, vers des joies immuables. Travaillons chacun de notre côté pour y arriver par les voies

souvent diverses, que Dieu nous a tracées ; et dans cette réunion de la félicité, il n'y aura plus d'éloignement ni d'absence ; présence inséparable dans le sein de la Divinité.

J'ai reçu, en bon ordre, les photographies que vous m'avez envoyées, trois paquets. Merci. Je vous envoie un journal, celui d'aujourd'hui, où vous trouverez une belle lettre latine, en style cicéronien, ou plutôt en style supérieur à celui de Marcus Tullius, qui ne connaissait pas la majesté sereine de l'Eglise, laquelle domine de cent coudées la majesté dure du *senatus populusque romanus*. Mes souvenirs classiques se réveillent, se dressent à chaque pas devant moi. Depuis le *De Viris*, passant par Ovide, Virgile, Horace, Tacite, jusqu'au *pro Milone*, on nous a tant parlé de la ville aux sept collines, puis à mon tour professeur, j'en ai tant parlé aux autres, que maintenant je ne puis pas faire un pas sans m'accrocher le pied dans quelque sommet historique ou légendaire. Ici c'est le Capitole, où je me réfugie avec les Romains vaincus par les grands-pères de nos grands-pères ; ou bien j'y monte en triomphe avec César ou Trajan. Là c'est le Palatin, le berceau, le noyau de la cité romaine, où vécurent plus tard Crassus, Cicéron et Catilina, Auguste et Néron. A côté, séparé par le Forum, s'élève le Quirinal, où s'établirent les Sabins après l'enlèvement de leurs filles, sur la hauteur qu'habite le roi Humbert dans un palais volé par la révolution. En face l'Esquilin, où avait son palais, le protecteur des lettres, Mécènes, que Horace, dans sa première ode, par nous apprise par cœur en Belles-Lettres, appelle :

*Mecenas, atavis editis regibus,  
O et praesidium et dulce decus meum.*

Il ne faut pas oublier le Viminal, où Dioclétien bâtit ses Thermes immenses, ni l'Aventin, qui vit naître et mourir Alexis, ni le Coelius, couvert de chênes *querquetrunalus*. Et me direz-vous, que faites-vous du Janicule ? Ce qu'en firent les Romains dès les premiers temps, je l'admettrai dans la ville, bien qu'il soit de l'autre côté du Tibre. Il y a une huitième merveille du monde, pourquoi Rome n'aurait-elle une huitième colline ? C'est sur ses contreforts que sont bâtis St-Pierre et le Vatican : ou plutôt le Vatican forme un autre mont à part.

# AMOUR ET LARMES

PAR MARY

I.

MÈRE ET FILLES.

Madame de Ribienne, restée veuve à quarante ans, avait pour consolation et pour devoir deux filles charmantes, élevées au Sacré-Cœur de Paris d'où elles venaient de sortir, leur éducation achevée, afin d'habiter avec leur excellente mère au château de Rémil-lac.

Ce château, situé à deux lieues seulement de la petite ville d'Argentan, sous-préfecture de l'Orne, ne mérite guère une description.

On arrive au château par une avenue de peupliers se balançant au moindre vent avec des bruits lugubres favorables aux légendes si les gens de ce pays étaient plus crédules ou plus rêveurs. A l'extrémité de l'avenue se trouve une grille monumentale qui sépare la partie réservée des jardins et du parc de celle qu'une intelligente bonté livre volontiers aux promenades du public. Le parc est coupé en différentes places par un cours d'eau roulant ses ondes fraîches et transparentes sur de petits cailloux luisants et polis comme du marbre. On traverse cette rivière en miniature sur des ponts rustiques, simples troncs d'arbres reliés et couverts de leur écorce.

Cette propriété agréable, comme tous les lieux où se trouve la triple séduction de l'eau, de la verdure et des fleurs, mais non grandiose, est, avec une ferme rapportant une dizaine de mille francs, les bonnes années où les fermiers paient leurs fermages, toute la fortune de madame de Ribienne. Elle est donc tenue à une certaine modération dans ses dépenses, modération parfaitement en harmonie du reste avec ses goûts de retraite et de simplicité.

Marie-Sophie et Annonciade ne formaient pas à elles seules toute la famille de madame de Ribienne : un jeune garçon d'une quinzaine d'années ajoutait aussi pour sa part à son bonheur et à ses occupations. Médéric avait hérité des vertus et du tempérament délicat de son père ; c'était pitié de voir ce grand jeune homme languissant et affaissé dans sa lutte contre un mal phthisique impi-

toyable. La délicatesse des poumons se lisait sur ses joues colorées, dans ses yeux clairs et transparents cerclés d'une ligne bleuâtre, dans la sueur qui mouillait fréquemment ses cheveux, indice trop certain d'une indomptable faiblesse. Chaque jour quelqu'accident, léger et insignifiant aux yeux vulgaires, venait glacer le cœur de la mère, comme le précurseur de ce mal terrible auquel elle devait le veuvage et le malheur.

Le professeur de rhétorique du collège d'Argentan avait consenti à donner chaque semaine deux après-midi au pauvre malade, incapable de supporter le régime de l'éducation publique ; le mardi et le jeudi étaient les jours consacrés à l'étude, et ajoutons les jours de fête ; car la présence du jeune professeur, considéré comme un sujet brillant et plein d'avenir, apportait à la vie intime, mais un peu monotone du château une réelle et charmante diversion

Un jeudi, la leçon finie, le professeur et l'élève se promenaient dans le parc, bras dessus, bras dessous, attendant l'heure du dîner, dont les dames, sans doute à l'imitation des châtelaines d'autrefois, surveillaient les derniers apprêts.

— Que vous êtes heureux, mon cher Médéric ! disait avec affection le jeune professeur que, par discrétion, nous appelons Amédée tout court, de passer votre vie dans cette délicieuse retraite, au lieu d'étouffer, comme moi, dans une chambre enfumée de la très-ennuyeuse ville d'...

— Que je vous interrompe avant que vous proférez un blasphème ! s'écria gaiement Médéric ; la bonne petite ville que vous alliez attaquer n'est ni plus ennuyeuse, ni plus mauvaise qu'une autre ; seulement c'est la province, et voilà ce qu'en vrai Parisien vous ne pouvez lui pardonner.

— C'est ma foi vrai, riposta Amédée, joyeux compagnon et camarade plus que maître ; le nom seul de province est un épouvantail ; ça sent la poussière et les ruines. Chaque fois que je sors de l'antique chambre que j'occupe chez madame de Serdot, je regarde sur mon habit si quelqu'araignée n'y a pas filé sa toile. Tant ce monde Argentanais est vraiment d'un autre siècle ; j'y vois des costumes fabuleux, des choses impossibles, et, si je voulais vous amuser, mon cher Médéric, je vous raconterais sur les habitudes de ma propriétaire des histoires à mourir de rire.

— Racontez, racontez ! cria une voix jeune et rieuse qui retentit derrière les deux amis, surpris et charmés en se retournant de voir

la gracieuse figure d'Annonciade qui leur souhaita amicalement le bonjour.

— Vous m'avez pris en traître, mademoiselle, dit Amédée sur le ton de la plaisanterie, tout en saluant cordialement ; les bêtises que je me permets avec votre frère...

Médéric lui coupa la parole :

— Grand merci du choix et de l'honneur que vous me faites ; ah ça, mon cher maître, vous me traitez donc en gamin ?

Annonciade riait.

— Messieurs, il faut en rester là de la discussion, s'il vous plaît, reprit-elle bientôt ; je venais vous chercher pour dîner. Mais comme on doit se soutenir en famille, mon cher Ric, nous forcerons M. Amédée de nous raconter ses histoires au dessert ; maman et Marie-Sophie seront juges de leurs mérites.

— La punition surpasse la faute, dit Amédée, qui continuait la plaisanterie ; devant un juge comme vous, mademoiselle, je me déclare incapable de parler méchamment du prochain.

Tout en causant, ils reprirent le chemin du château. Annonciade marchait en avant. C'était une douce et gentille enfant de dix-sept ans à peine, avec une délicieuse figure pleine de sourires et de lumière qui s'encadrait dans une forêt de cheveux blonds, dorés comme les épis en août. Quand elle se retournait pour parler ou pour répondre au jeune professeur ainsi qu'à son frère, les boucles de cette jolie chevelure, se renversant en arrière, laissaient voir deux yeux d'un bleu réellement d'azur et des traits d'une finesse exquise et d'une rare distinction. Elle était petite de taille, mince et frêle comme on l'est souvent à cet âge, presque toujours vêtue de blanc ; un peu rêveuse, un peu sentimentale, mais bonne et bien élevée, chérie des gens du château et de ceux du voisinage qui, la voyant souvent, le soir, errer au milieu des allées du parc, plus semblable à une vision qu'à un être naturel, l'avaient surnommée la petite fée du clair de lune.

Sa sœur, Marie-Sophie, qui attendait sur le perron, était une femme de dix-neuf ans. Nous ne pouvons mieux faire connaître au lecteur la différence qui caractérisait les deux sœurs si rapprochées d'âge, qu'en disant de l'une qu'elle tenait déjà de la femme par sa précoce raison, par la fermeté de son caractère, tandis que l'autre par sa grâce et son enjouement, semblait encore appartenir à l'enfance.



Marie-Sophie était en tout semblable à sa mère. Grande et forte au moral comme au physique, sa réputation de beauté s'étendait à vingt lieues à la ronde. Le front largement ouvert dominait des yeux admirablement fendus et d'un noir profond qui donnaient au regard une étrange ardeur. Ses traits étaient d'une régularité antique, on eût pris son profil pour frapper une médaille ; les cheveux bien plantés, bruns soyeux et abondants, formaient des tresses et des torsades qui eussent écrasé une tête moins fière et moins belle ; le teint mat et chaud, les lèvres rouges et fraîches annonçaient un sang riche ; en tout la jeune fille avait un air de majesté et de grandeur, de vivacité et de dignité qui imposait le respect autant que sa souveraine beauté attirait l'admiration.

Mademoiselle Marie de Ribienne possédait toutes les vertus d'une chrétienne et d'une femme supérieure. Les paysans l'appelaient : la reine.

Elle salua Amédée avec la même affabilité que sa sœur : tous les quatre entrèrent dans la salle à manger, où se trouvait déjà madame de Ribienne.

Le chagrin l'avait vieillie avant le temps, et ses deux grosses touffes de cheveux frisés, blancs comme la neige, contrastaient avec deux yeux noirs et ardents dont le regard d'aigle s'éteignait trop souvent dans les larmes d'un souvenir.

Cependant le dîner fut gai. Amédée se trouvant deux fois par semaine, depuis une année, dans cette famille choisie, y recevait l'accueil flatteur d'une amitié loyale. Il se laissait aller à toute la verve de son esprit cultivé et brillant, et la conversation ne tarissait pas entre ces jeunes et belles natures. On le pressa tellement d'égayer la fin du repas par les récits annoncés au parc qu'il se décida à sacrifier sa bonne vieille et noble hôtesse à la malice de son jeune auditoire.

— Savez-vous que je vais toucher aux racés ? dit-il d'un ton de badinage ; car madame de Serdot appartient à la plus solide et à la plus ancienne noblesse du pays.

— Vous ne toucherez pas à l'honneur, j'en suis sûr, répondit Marie-Sophie, en fixant sur le jeune homme ses grands yeux ardents.

(A suivre)